

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

L'école, et après? / *Le Péril jeune*

Paul Beaucage

Volume 15, numéro 1, printemps 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/33757ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaucage, P. (1996). *L'école, et après? / Le Péril jeune*. *Ciné-Bulles*, 15 (1), 44-45.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'école, et après?

par Paul Beaucauge

En dépit de la crise de confiance qui secoue actuellement les systèmes d'éducation des pays occidentaux, assez peu de cinéastes daignent se pencher sur cette problématique. Craignent-ils spontanément de sombrer dans le film à thèse? Toujours est-il que le discours portant sur l'enseignement scolaire demeure trop souvent la chasse gardée des spécialistes ou des grands médias d'information. Avec **le Péril jeune**, Cédric Klapisch fait la gageure de traiter de questions éducatives fondamentales tout en les rendant accessibles à un vaste public. Cette comédie dramatique, fortement inspirée des souvenirs personnels de l'auteur, s'inscrit dans le cadre de la série télévisée *les Années de lycé*.

Le film raconte le cheminement de cinq camarades de classe lesquels fréquentent, en 1975, une école parisienne des plus conventionnelles. L'enseignement qu'on y prodigue ne les satisfait pas. Par conséquent, ils passent l'essentiel de leurs journées à parler, draguer les filles et se divertir. Bien entendu, cette attitude ne manque pas de susciter la désapprobation des autorités scolaires. Pourtant, l'imminence des examens nécessaires à l'obtention du baccalauréat finit par obliger les élèves dissidents à réintégrer le rang. Tous se soumettront à cette épreuve, sauf l'un d'entre eux, Tomasi, que l'on expulsera du lycée sans ménagement.

Le réalisateur refuse de circonscrire la chronologie du récit à la durée d'une année scolaire. D'emblée, une telle restriction contredirait sa volonté de représentation d'un espace beaucoup plus vaste, plus significatif de la vie des jeunes Français que l'enceinte d'un lycée. En outre, cela tendrait à minimiser considérablement l'importance du rôle que joue le système d'éducation dans la formation de l'être humain. Voilà pourquoi **le Péril jeune** se déroule en deux temps parallèles: d'une part, il y a un présent éphémère qui nous montre quatre adultes, des amis, attendant un accouchement dans un hôpital et, d'autre part, on assiste à l'évocation d'un passé scolaire durable, prépondérant, lequel explique peu à peu la situation actuelle. Malgré l'utilisation répétée des

procédés du retour en arrière et de l'anticipation (car le futur germe dans le passé), Cédric Klapisch résiste sagement à la tentation de trop fragmenter son intrigue. Il en résulte un film clair et au rythme soutenu.

Tandis que ses condisciples suivent (et c'est beaucoup dire!) un fastidieux cours de géologie, Tomasi raconte à un de ses copains qu'il a vu la veille, à la télévision, le célèbre **Amarcord** de Federico Fellini (1973). Cette référence cinéphilique s'avère très éloquent, dans la mesure où le tableau satirique que Klapisch trace du milieu scolaire français des années 70 (professeurs caricaturaux, espiègleries, discipline intempestive...) ressemble parfois à s'y méprendre à celui que dresse le grand maître italien. Par le biais de cette comparaison, le créateur de **Riens du tout** (1992) condamne subtilement l'immobilisme des systèmes d'éducation européens dont le mode de fonctionnement n'a pas évolué depuis l'entre-deux-guerres. En somme, la vague de contestation de Mai 68 n'a pas débouché sur une véritable remise en question des méthodes traditionnelles d'enseignement. Tout au plus elle a incité certains professeurs à avoir l'air jeune et procuré une place hautement symbolique aux élèves désirant s'intégrer dans le processus décisionnel.

Vers le milieu du récit, les lycéens les plus politisés de l'institution cherchent à convaincre leurs condisciples de participer à une manifestation en faveur de l'emploi, organisée par des partis d'opposition progressistes. Au départ, les cinq compagnons se montrent enthousiastes envers ce projet susceptible d'engendrer une solidarité nouvelle entre les écoliers et, partant, une lutte terrible contre l'ordre établi (la droite). Néanmoins, ils s'en désintéressent progressivement; au point où, lorsque la protestation publique a lieu, ils sèment volontairement la confusion dans leurs propres rangs! On doit attribuer cette étonnante volte-face à l'incompatibilité du discours traditionnel des mouvements de gauche, adapté à une réalité d'une autre époque, et des ambitions inédites d'une partie de la jeunesse des années 70. Évidemment, ces jeunes gens souhaitent, comme leurs parents autrefois, contribuer au développement sociopolitique de leur pays. Mais encore faut-il leur prouver qu'ils y ont un avenir et que le passage du baccalauréat leur permettra de se trouver un emploi valorisant, proche de leur idéal.

Durant un repas familial, Léon (comme dans Léon Trotski), l'un des protagonistes du **Péril jeune**, demande à ses parents de lui expliquer la notion de

Coup de cœur: le Péril jeune



lutte des classes. Attendu qu'il vit dans un environnement fortement attaché à la doctrine marxiste-léniniste, son interrogation suscite les rires indulgents de ses proches. Pourtant, celle-ci n'est pas dépourvue d'à-propos. Campant cette scène avec humour et doigté, Cédric Klapisch révèle au spectateur l'étendue du fossé idéologique qui sépare deux générations de Français: pour les uns (les parents de Léon), la lutte des classes est un concept fondamental, au cœur de tout geste ou revendication d'ordre politique; alors que, pour les autres (Léon et ses amis), elle ne constitue qu'une simple expression rhétorique, sans rapport avec leur compréhension du monde. En fait, les jeunes gens le conçoivent selon une nouvelle dialectique: ils se voient comme étant en confrontation avec la génération précédente, celle qui bénéficie de privilèges auxquels eux n'ont pas droit.

Une des séquences les plus saisissantes du long métrage est celle du renvoi de Tomasi. Sous l'emprise de la drogue, celui-ci se détourne totalement de ses études. Un jour, toutefois, il se rend au lycée dans le but d'y faire la fête. Soucieux de réussir leurs examens, ses camarades l'accueillent assez froidement. Cette attitude provoque la colère du jeune garçon qui vandalise le mobilier de la salle des élèves. Alerté par le bruit, le directeur intervient, puis ordonne au fauteur de troubles de quitter les lieux.

Afin de capter la révolte du personnage dans toute sa violence et son aveuglement, Klapisch utilise la caméra subjective. Celle-ci se meut à un rythme éffarant dans toutes les directions, traduisant ainsi la profonde détresse de l'adolescent. Néanmoins, ni ses camarades de classe ni son amie de cœur ne parviendront à le tirer de l'enfer de la drogue. Sans didactisme, le cinéaste nous laisse entendre qu'une école mieux adaptée à la réalité contemporaine aurait pu porter secours à Tomasi.

Aux rêves déçus de l'adolescence, à la mort dramatique d'un jeune homme sympathique, Cédric Klapisch oppose pudiquement l'esprit de solidarité d'un petit groupe d'amis et le miracle de la vie humaine. Du reste, c'est pour cette raison que, dans le temps de l'histoire, l'annonce de la naissance du fils de Tomasi succède presque immédiatement au rappel des circonstances entourant la disparition de ce dernier. Auparavant, conformément à son vœu, ses quatre anciens copains ont accompagné la jeune mère pendant l'accouchement. Certes, cet événement ne suffit pas, loin de là, à effacer la mémoire du défunt. Pourtant, il témoigne du caractère cyclique de l'existence de l'homme: à une génération en succède une autre, faisant naître avec elle de nouveaux espoirs. En somme, **le Péril jeune** trouve un heureux équilibre entre un pessimisme lucide face au présent et un optimisme modéré par rapport à l'avenir. ■

Le Péril jeune de Cédric Klapisch

Le Péril jeune

35 mm / coul. / 101 min /
1994 / fict. / France

Réal.: Cédric Klapisch
Scén.: Cédric Klapisch, Santiago Amigorena, Alexis Galmot et Daniel Thieux
Image: Dominique Colin
Mont.: Francine Sandberg
Prod.: Aïssa Djabri et Farid Lahouassa - Vertigo
Dist.: C/FP Distribution
Int.: Romain Duris, Julien Lambroschini, Nicolas Koretzky, Vincent Elbaz, Joachim Lombard